BOOK REVIEW

Nug Bissihong Thomas Théophile (2019), *Ne nous battons pas : prions, discernons et agissons ! Lettre ouverte au Président de la République suivie des premières réactions épistolaires*. Yaoundé : Les Éditions du Schabel, 87 p.

JOVENSEL NGAMALEU

Université de Douala

L'Histoire, encore l'Histoire... L'Histoire nous rattrape. Elle nous interpelle. Si on ne l'interroge pas, elle nous interroge. Aucun peuple ne peut échapper à son histoire, à sa vraie histoire. Tel est le constat qui nous permet d'entrer dans l'ouvrage, mieux la *Lettre ouverte* de l'auteur et universitaire camerounais Nug Bissihong Thomas Théophile. C'est de l'histoire du Cameroun et du peuple camerounais dont il est question en toile de fond de cet essai épistolaire, même si le titre hélas ne laisse pas cela transparaître. C'est, de prime à bord, peut-être la faiblesse de ce titre qui, cependant, a tout son sens et correspond aussi bien à la teneur de la *Lettre* et à l'intention de l'épistolier. Ce titre est un appel, un conseil, un défi, une philosophie, une utopie pour tout dire... Il laisse transparaître une invitation à une action à la fois individuelle et collective.

Son contraste est frappant : ce qu'il ne faut pas faire (se battre) et ce qu'il faut faire (prier, discerner et agir). Quatre mots clés ressortent ainsi de ce titre. Le premier est oppositionnel au trois autres : le combat/la guerre versus la prière, le discernement et l'action. Autrement dit, il faut taire les armes, se dépassionner du vice de la violence afin de (re)trouver/d'écouter la voie/x divine et celle de la raison qui doivent inspirer chacun de nos actes vis-à-vis d'autrui et de la société, en général. C'est surtout une exhortation à un éveil et à une prise de conscience de tous et pour tous dans un contexte de guerre idéologique, politique, socio-

économique et socio-culturelle ou identitaire. L'auteur pense qu'il faut opposer la force de la raison face au déchaînement de la violence. Qui dit raison dit dialogue. Dialoguer c'est raisonner. C'est débattre et non combattre. Combattre ou guerroyer c'est déraisonner, violenter, déshumaniser. Alors pour dialoguer, il faut un médiateur ; ce médiateur n'est rien d'autre que le destinataire de cette *Lettre ouverte* : le Président de la République. Il est le premier citoyen, le père de la Nation et donc « le premier responsable sur la marche du pays » (65). Nug ne s'est donc pas tromper de sa cible principale. Il sait qu'« il est de [sa] responsabilité de ne pas [laisser son peuple se] battre, mais de favoriser au mieux le débat, la prière, le discernement puis l'action » (58). D'ailleurs, la première partie de son titre est inspirée par une formule de son destinataire¹. C'est un clin d'œil, un défi que l'auteur lance à son concitoyen-Président. Ce titre fait penser à un slogan ; c'est un bon et beau slogan, en réalité. Il sied bien au climat socio-politique camerounais actuel, marqué par la crise radicalisée qui perdure dans les deux régions anglophones du Cameroun, commencée depuis 2016.

L'origine (lointaine/réelle) de cette crise dite « anglophone »² est historique. La colonisation avec son mode opératoire du diviser pour mieux régner est encore à judiciariser. L'administration conjointe de la France et de l'Angleterre sur le territoire camerounais a favorisé sur le plan linguistique le bilinguisme (français-anglais) et l'application de deux modèles d'administration (l'administration directe et l'administration indirecte, respectivement). Ce

¹ La préfacière Flora Amabiamina souligne que « L'auteur reprend ainsi, dans un écho intertextuel, [une] formule du président Biya, son destinataire : 'Ne nous battons pas, débattons' » (16).

² Cette crise est encore appelée la crise du NOSO, en rapport avec les deux régions anglophones (le Nord-Ouest et le Sud-Ouest) qui constituent le théâtre des tensions entre les miliciens séparatistes et les forces nationales.

legs colonial franco-anglais est à l'origine de deux cultures au Cameroun. Aussi dirons-nous qu'au Cameroun on a pratiquement deux cultures (francophone et anglophone), deux mondes, deux destins... Cette situation historico-actuelle complexe pose un certain nombre de problèmes, notamment au niveau des textes de lois, des institutions, des symboles nationaux et des modalités de gestion socio-politique. Pour mieux diagnostiquer ce cancer national, il faut remonter à la source, à l'histoire aux fins de l'interroger (davantage) pour mieux la comprendre et en tirer des leçons, pour essayer de résoudre les problèmes actuels et futurs.

L'ouvrage de Nug a la particularité et l'originalité de revenir avec un esprit de concision et de précision sur les grands faits et les principaux enjeux des épisodes clés de l'histoire nationale. Il procède à une lecture historique, biblique, politique, linguistique, sémiotique et philosophique des faits analysés dans un élan essentiellement et hautement critique, didactique et scientifique. Même si quelques fois la scientificité des analyses reste naturellement confrontée à la subjectivité, voire à l'intention(nalité) du sujet écrivant. Son propos est ancré dans l'actualité brûlante du Cameroun. Sa démarche, sous-tendue par la démonstration, est diachronique et même prophétique, sinon utopique en ce sens qu'il effectue (judicieusement) un aller et retour dans le passé et songe à l'avenir, à partir du présent. Mieux, Nug sait conjuguer le Cameroun au passé, au présent et au futur. L'écrivain, littéraire de formation, revêt ainsi et décidément les casquettes d'historien, de journaliste, de philosophe, de praticien catholique ignacien et de prophète. Dans un style impeccable doublé à ses connaissances multidimensionnelles lui permettant de faire une lecture presque holistique de son objet de réflexion (la situation camerounaise, mieux le Cameroun d'hier, d'aujourd'hui et de demain), l'auteur fait une autopsie du Cameroun dans tous ses états. Mais il ne se limite pas juste à une simple autopsie. Il propose, tant bien que mal, des jalons pour assurer un futur, un devenir radieux pour le Cameroun et les Camerounais de tout bord : c'est en quoi consiste l'utopie de Nug. Il sait qu'il est permis de rêver d'un mieux-vivre (ici un véritable « vivre-ensemble »)

; cependant, il ne rêve pas *ex nihilo*. Son rêve se fonde sur le passé et le présent. Si le passé est (douloureusement) inspirant, le présent est certes aveuglant mais le cœur/l'esprit (Dieu/la prière), la raison (le discernement) et le dynamisme pragmatique (l'action) offrent à l'auteur les lueurs d'un avenir bien meilleur, bref la possibilité d'espérer, de vivre... de vivre-ensemble de manière véritable et durable.

L'ouvrage est bilingue. Il est écrit en français, d'un côté et en anglais, de l'autre. Il s'agit des deux langues officielles du Cameroun. Un tel choix peut se justifier par le désir de l'auteur de toucher tous les Camerounais à qui s'adresse aussi cette *Lettre ouverte*, qu'ils soient d'expression française ou anglaise. L'essai, so brement structuré, comporte un avant-propos auctorial, une préface signée par l'universitaire Alda Flora Amabiamina, la teneur de la lettre ouverte au Président de la République, une postface de l'animateur social Paul Samangassou et les premières réactions épistolaires des Camerounais ou non. Il se clôt par des documents en annexe assez illustratifs et informatifs.

La longue *Lettre ouverte* est la matrice de l'ouvrage. Elle est adressée deux semaines après sa prise de fonction à l'Assemblée Nationale, le 06 novembre 2018, au Président de la République du Cameroun, Paul Biya, précisément le 21 novembre 2018. L'expéditeur de la lettre a voulu « lui faire part, ainsi qu'aux personnes soucieuses d'un développement paisible et assuré [du Cameroun], "d'une réflexion sur les fondements du vivre-ensemble de la nation, avec son socle religieux" » (9). Sa lettre s'ancre sur six éléments symboliques du Cameroun, mais qui sont problématiques, « notamment le serment inachevé à partir duquel le Chef de l'État noue un contrat avec le peuple, du drapeau dissonant, l'hymne national en deux versions [un hymne francophone et un hymne anglophone], la Constitution désacralisée, la dénomination du pays et le motif de la fête nationale qu'il invite Paul Biya à questionner avec lui, aux fins d'agir... » (18). Pour Paul Samangassou, « La *Lettre* de Nug est un cri du cœur adressé au Président de la République pour restaurer ces symboles, pour donner enfin un sens à [l'] histoire [camerounaise] » (67). Une telle initiative relève « pour l'essentiel, d'un in-

évitable travail de Refondation symbolique judicieuse et consensuelle du Kamerun³ dont il est question et qu'il s'agit absolument d'initier, de coordonner et d'animer dans la durée, pour [que le Cameroun existe] désormais et, véritablement, comme Nation... » (11).

³ C'est une variante de l'écriture du nom du pays employé pendant la période allemande. La variante « Cameroun » est issue de l'ère du condominium France-Angleterre, après la défaite de l'Allemagne lors de la Première Guerre mondiale, qui a débouché à la naissance de deux Cameroun : le Cameroun français (partie francophone largement majoritaire) et le Cameroun britannique (partie anglophone minoritaire). Le choix de « Kamerun » serait donc antithétique et nostalgique en rapport avec l'Allemagne, dont le départ a hélas occasionné la division interne du pays, pour faciliter la co-administration territoriale franco-anglaise. À l'absence de ce départ forcé et (mal)heureux, l'actuel conflit linguistico-culturel et socio-politique n'aurait pas vu le jour, pour cristalliser autant l'actualité (inter)nationale.